

l'avoir pleuré plusieurs jours, il fit prier Pharaon, par ceux qui l'approchaient de plus près, d'agréer qu'il portât le corps de son père dans la terre de Chanaan. Les plus considérables de l'Égypte l'accompagnèrent dans cette pompe funèbre; et après que Joseph eut mis le corps de Jacob avec ceux d'Abraham et d'Isaac, il retourna en Égypte, où il demeura toujours dans la même autorité, parce qu'il en usait avec tant de prudence, tant de bonté et de désintéressement, qu'il ne se croyait élevé dans cette grandeur, que pour l'avantage des autres. Lorsqu'il sentit approcher la fin de sa vie, il demanda à ses frères la même grâce que Jacob son père lui avait demandée, il les pria qu'ils eussent soin de transporter ses os dans la terre de Chanaan. Ils le lui promirent, et il mourut ensuite âgé de cent dix ans, en ayant commandé quatre-vingts à toute l'Égypte. Ils embaumèrent son corps, qu'ils mirent en dépôt dans un des tombeaux d'Égypte. Plusieurs années après la mort de Joseph, la face des choses changea beaucoup en ce pays-là. Un nouveau roi, ** ennemi des Hébreux, appelé aussi Pharaon, qui était le nom des rois d'Égypte, bien loin d'avoir pour eux la même déférence que ses prédécesseurs, eut au contraire de la jalousie de ce qu'ils se multipliaient si fort. Il résolut donc de les perdre, mais avec adresse. Il commença par engager ce peuple en des travaux pénibles de brique et de terre. Mais cette oppression le faisait croître davantage, pour marquer par avance que les afflictions du monde ne serviraient qu'à multiplier l'église. Pharaon prit une autre voie, qui était de faire mourir tous les mâles. C'est pourquoi ce prince ordonna aux sages-femmes que, lorsqu'elles accoucheraient les femmes Israélites, elles étouffassent leurs petits en sortant du sein de leurs mères. Les sages-femmes eurent horreur d'un ordre si barbare. Elles craignirent Dieu, et refusèrent d'obéir à ce commandement cruel, pour épargner ces innocents qu'on leur commandait de tuer. Pharaon fut irrité qu'on résistât à ses ordres. Il ordonna à son peuple de prendre ces petits enfants mâles, et de les jeter dans le Nil; et il fit de sévères réprimandes aux sages-femmes, de ce qu'elles n'avaient pas accompli ses ordres. Mais Dieu, dit l'Écriture, approuva la conduite de ces sages-femmes, et récompensa même leur pieuse désobéissance, en établissant leur maison. Et quoiqu'il n'approuvât pas le mensonge dont elles s'étaient servies pour s'excuser, il bénit néanmoins la tendresse qu'elles témoignèrent pour son peuple dans une oppression si injuste. Il semble que toute l'humanité était alors renfermée

* L'an du monde 2369, avant J.-C. 1635.

** Ramassés Miaman, qui régna 66 ans, depuis l'an du monde 2427 jusqu'à 2494.

dans ce peu de femmes; et lorsque tout un peuple et tout le royaume obéissait sans discernement aux ordres d'un prince cruel, elles seules préférèrent Dieu aux hommes, et la crainte de sa justice à la crainte de Pharaon. Trop heureuses, dit saint Augustin, si, ajoutant encore l'amour de la vérité à cette compassion si louable, elles se fussent exposées de bon cœur plutôt à mourir que de sauver leur vie par un mensonge, et si, après s'être mises au hasard de perdre la vie pour la sauver à des innocents, elles se fussent encore exposées une autre fois à mourir, plutôt qu'à se tirer de ce péril en blessant la vérité: elles eussent pu, dit ce saint Père, voir leur maison se détruire sur la terre, mais Dieu leur en eût donné une éternelle dans le ciel.

FIGURE 37. Moïse sauvé des eaux. Exode 2.

(L'an du monde 2433, avant J.-C. 1571, et 41 ans après la mort de Lévi.)

Lorsque le peuple d'Israël souffrait dans l'Égypte une persécution injuste, et qu'un roi ingrat voulait éteindre une race à laquelle ses prédécesseurs étaient redevables de leur royaume et de leur vie, un homme de la tribu de Lévi, nommé Amram, eut de Jocabel, sa femme, un fils parfaitement beau. Sa mère, touchée d'une si grande beauté, fit un effort pour le cacher pendant trois mois. Mais comme les ordres de Pharaon s'exécutaient sévèrement, elle fut obligée d'abandonner son fils, de peur de se perdre elle-même. Elle fit comme un petit berceau de joncs entrelacés, et y ayant mis ce petit enfant, elle l'exposa sur le bord du Nil. Elle commanda à la sœur de l'enfant de se tenir près du fleuve, pour savoir ce que deviendrait son frère. La fille de Pharaon vint alors au Nil pour se laver, accompagnée de toutes ses servantes. Dès qu'elle aperçut cette corbeille de joncs, sa curiosité voulut aussitôt s'instruire de ce que c'était, et elle envoya une de ses filles pour l'apporter. Quand elle eut vu ce petit qui criait dans le berceau, elle en eut compassion; et la beauté de l'enfant augmentant encore sa tendresse, elle résolut de le sauver. La sœur de l'enfant, qui voyait ce qui se passait, s'approcha et pria la fille de Pharaon d'agréer qu'elle allât chercher une femme des Hébreux pour servir de nourrice à ce petit. Elle fit venir promptement sa mère même, à qui la fille de Pharaon, commanda de nourrir cet enfant, et lui en promit bonne récompense. Lorsqu'il fut grand, sa mère l'alla porter à la fille de Pharaon, qui l'adopta et qui le considéra toujours comme son fils propre, et lui donna le nom de Moïse, * parce qu'elle l'avait sauvé des eaux. Les saints

* Moïse en langue égyptienne, signifie l'eau.

Pères ont admiré comment ce saint homme, qui était le ministre de l'ancienne loi, comme J.-C. a été le dispensateur de la loi nouvelle, fut sa figure même dès sa naissance, en se sauvant divinement du carnage de tant d'enfants. Dieu fit voir bien sensiblement, dans cette rencontre, qu'il est le maître des hommes, et des plus puissants d'entre les hommes, et que toutes leurs résolutions sont vaines, lorsqu'elles sont contraires à ses desseins éternels. Il semble qu'il s'oppose avec plus d'éclat et avec plus de force à ceux qui l'attaquent par une guerre plus ouverte; et on ne peut assez s'étonner ici comment sa sagesse se joue du roi Pharaon, qui veut exterminer tous les enfants des Hébreux, et qui malgré lui élève dans son palais et caresse, comme son petit-fils, celui qui devait retirer d'entre les mains des Egyptiens le peuple qu'il persécutait. Sa mère, qui l'avait abandonné par crainte, en reprend le soin, et on lui paie un service qu'elle eût voulu acheter de tout l'or du monde. Ce fut l'exposition même de cet enfant qui fut le principe de son agrandissement; et Dieu le sauve ici des eaux d'un fleuve, afin de faire un jour submerger à son commandement, au milieu des eaux de la mer, le fils du prince qui l'avait voulu faire périr de la même mort, et qui eut pour compagnons de son juste supplice les principaux de ses sujets, qu'il avait rendus les exécuteurs de ses ordres si barbares. Après cela il faut avoir bien peu de foi et de sens, si la vue de ces merveilles ne nous force à reconnaître que Dieu est tout, que les hommes, quelque puissants qu'ils paraissent, ne sont rien, et qu'on ne sait si on doit s'étonner davantage ou de l'impiété ou de l'extravagance de ceux qui osent combattre contre Dieu même.

FIGURE 38. *Buisson ardent*. Exode 3.

(L'an du monde 2473, avant J.-C. 1531, Moïse ayant alors 20 ans.)

Moïse ayant été sauvé des eaux d'une manière si miraculeuse, et élevé dans la maison de Pharaon, fit bien voir lorsqu'il fut plus âgé, que Dieu l'appelait à autre chose qu'à une grandeur temporelle, car voyant l'affliction des Israélites pendant qu'il était dans toutes sortes de prospérités, sa foi ne put souffrir cette distinction. Il aimait mieux, comme dit saint Paul, être affligé avec le peuple de Dieu, que d'être heureux avec ceux qui s'en déclaraient les ennemis. Il pensa donc à quitter le palais du roi, pour aller trouver ses frères; et ayant vu un Egyptien qui outrageait un Hébreu, il fut saisi de l'esprit de Dieu et tua cet Egyptien, qu'il cacha dans le sable, croyant, dit l'Écriture, que ses frères comprendraient bien que ce serait par sa main que Dieu les délivrerait; mais ils

ne le comprirent pas. En effet le lendemain il vit deux Hébreux qui se querellaient; et comme il tâchait de les accorder, en leur représentant qu'ils étaient frères, l'un d'eux lui demanda s'il venait pour le tuer, comme il avait tué un Egyptien le jour précédent. Cette parole obligea Moïse à s'enfuir; et il vint en la terre de Madian, où lorsqu'il était auprès d'une fontaine, sept filles du prêtre de ce pays-là, nommé Raguel, autrement Jéthro, vinrent y abreuver leurs troupeaux. Mais d'autres pasteurs repoussant ces filles avec violence, Moïse les défendit de telle sorte, que leur père en étant averti, voulut voir cet Egyptien qui les avait si charitablement secourues. Moïse vit la bonté de cet homme; il consentit de demeurer avec lui, et ayant pris sa fille Séphora pour femme, il passa quarante ans à paître les brebis de son beau-père dans le désert. * Un jour qu'il avait mené son troupeau dans le lieu le plus retiré vers la montagne d'Horeb, Dieu lui apparut au milieu d'un buisson ardent qui ne se consumait pas. Il voulut voir de plus près cette merveille; mais Dieu l'arrêta, et lui défendit d'approcher. Il lui dit ensuite qu'il avait oui les cris des Hébreux, qu'il avait enfin résolu de les délivrer de la tyrannie de l'Égypte, et que ce serait de lui qu'il se servirait pour cet ouvrage. Moïse s'en excusa d'abord. Mais Dieu le lui commanda de nouveau, et pour l'y engager plus facilement, il lui fit faire sur l'heure deux miracles. Il changea sa verge en serpent, et de serpent il la changea en verge; il rendit aussi sa main lépreuse, lorsqu'il la mit dans son sein, et il la guérit ensuite. Moïse ne laissa pas néanmoins de résister toujours à Dieu, jusqu'à le mettre en colère, mais enfin il fut obligé de céder. Il prit congé de Jéthro, son beau-père, et s'en alla dans l'Égypte trouver son peuple pour le consoler. Les saints Pères ont regardé ce miracle du buisson qui brûle sans se consumer, comme la figure de ce qui arrive aux véritables élus qui sont affligés dans le monde, comme les Israélites l'étaient alors par l'ordre de Pharaon; mais qui ne sont point consumés de ces flammes qui les environnent de toutes parts, parce qu'ils ont Dieu au milieu d'eux, qui empêche que ce feu ne les consume, et qui fait par sa grâce qu'il ne serve qu'à les rendre plus purs et plus éclatants. Saint Grégoire aussi a toujours considéré la vocation de Moïse comme une figure de celle des véritables pasteurs. Moïse dit-il, a donné un grand exemple à tous les pasteurs, en refusant d'abord, avec quelque sorte d'opiniâtreté, de s'engager à conduire le peuple de Dieu, quoique Dieu même le lui commandât, et qu'il se fût disposé à un emploi si difficile par quarante années de retraite et de pénitence. Que ceux-là donc, ajoute-t-il, qui sont

* L'an du monde 2513, avant J.-C. 1491, Moïse ayant alors 80 ans.

assez téméraires, non-seulement pour ne craindre pas, mais même pour désirer de commander aux autres, considèrent combien ils sont coupables, puisque les plus grands saints ont appréhendé de s'engager à conduire le peuple de Dieu, lorsque les plus faibles et les moins vertueux soupirent après cette charge. Ils ne peuvent répondre seulement de leur âme, et ils veulent bien se rendre responsables de celles de tout un peuple.

FIGURE 39. *Moïse devant Pharaon. Exode 5.*

(La même année 2513.)

Pharaon ayant ouï les premières propositions que Moïse lui fit de la part de Dieu, de laisser sortir son peuple pour aller lui sacrifier dans le désert, il se moqua de cette prière. Il dit qu'il ne connaissait point le Seigneur, et attribua à un esprit de révolte un ordre si formel de Dieu; il en témoigna son mécontentement à Moïse, qu'il traita comme un séditeux. Il commanda qu'on redoublât les violences envers le peuple, et qu'on le contraignît de rendre le même nombre de briques sans lui fournir les pailles comme à l'ordinaire. Ce peuple, voyant accroître ses maux, vint s'en plaindre à Moïse et à Aaron, comme étant la cause de cette persécution nouvelle; et ils figurèrent admirablement alors les murmures, qui s'exciteraient dans la suite de l'Eglise contre les vrais pasteurs des âmes, lorsqu'ils entreprendraient de les convertir et de les faire sortir de l'Egypte. Dieu fut touché de ce traitement de son peuple; et comme l'affliction est elle seule une voix qui s'élève jusqu'à son trône, il envoya de nouveau Moïse vers Pharaon, pour lui commander de laisser aller son peuple. Moïse obéit à Dieu; et pour donner à ce prince une preuve de sa mission, il changea en sa présence la verge d'Aaron en serpent. Mais Pharaon avait aussi ses enchanteurs, qui imitèrent, par la force de leur magie, les véritables miracles de Dieu, pour en ôter le crédit, et ils changèrent en effet leurs verges en serpent en présence de Pharaon. Ce prince donc ne s'étant point rendu à ce miracle, Dieu commanda à Moïse de l'aller encore trouver de sa part, et de lui commander de nouveau qu'il laissât aller son peuple. Moïse vint au devant de lui sur le bord du Nil, sans se mettre en peine des menaces qui lui avaient été faites, et lui parlant avec une liberté toute sainte, qu'il accompagnait toujours néanmoins de sa douceur et de son humilité ordinaire, il le pria de lui permettre de mener le peuple de Dieu dans le désert, pour lui offrir un sacrifice. Et comme il le refusa, Moïse commanda à Aaron d'étendre sa verge sur le Nil, auprès duquel ils étaient, et en un moment

toutes les eaux de ce fleuve et en général toutes les eaux de l'Egypte, furent changées en sang, et tous les poissons moururent. Ce fut là la première plaie de l'Egypte, qui figurait la plaie dont Dieu frapperait dans toute la suite des siècles ceux qui seraient incrédules à sa parole, lorsqu'au lieu des plus pures eaux de la vérité, ils ne trouveraient que du sang, c'est à dire des opinions toutes terrestres et toutes charnelles. On ne peut trop admirer l'endurcissement de Pharaon, qui ne s'étonnait point de ce prodige. Il est vrai que ses enchanteurs y contribuèrent beaucoup, en contrefaisant d'abord ce que Dieu faisait par Moïse, et en donnant ainsi un prétexte spécieux à ce prince, qui ne travaillait qu'à s'aveugler lui-même. Mais néanmoins il n'était pas excusable, puisque ses enchanteurs ne pouvaient que faire le mal sans pouvoir le réparer. Ils pouvaient bien comme Moïse, changer l'eau en sang, mais ils ne pouvaient pas changer ce sang, comme Moïse, et faire qu'il redevint eau. Ainsi, quoique les plaies dont Moïse frappait ce prince dussent le persuader de la vérité, il devait néanmoins en être persuadé davantage par la cessation de ces mêmes plaies, à la prière de celui qui les avait faites. Mais tout est inutile à un esprit qui est une fois frappé d'aveuglement; et rien n'est capable sur la terre d'amollir un cœur qui s'endurcit comme le fer aux coups même qu'il reçoit du ciel, et que Dieu a abandonné à sa propre malice par un juste jugement.

FIGURE 40. *Les plaies de l'Egypte. Exode 8.*

La première plaie, qui était le changement des eaux en sang ayant été inutile, Dieu envoya les suivantes.

La seconde plaie fut celle des grenouilles qui remplirent toute l'Egypte; et cette plaie, selon Saint Augustin, marquait celle dont Dieu frappe maintenant les hommes lorsqu'ils se répandent en paroles, et qu'ils mettent toute la piété en de vains discours.

La troisième fut celle de petits insectes piquants, qui marquait la plaie dont l'Eglise serait affligée par les disputes et les dissensions de ceux qui aimeraient à troubler son repos et à inquiéter les âmes.

La quatrième fut celle de mouches très-importunes, qui marquait la plaie dont les hommes sont frappés, lorsqu'ils sont livrés à des inquiétudes d'esprit, qui les empêchent de goûter la douceur d'une véritable paix.

La cinquième fut la peste, qui extermina toutes les bêtes, et qui marquait que tous ceux qui, dans l'Eglise, vivraient comme des animaux sans raison, seraient frappés d'une peste invisible, qui ferait mourir leur âme, quoiqu'elle épargnât leur corps.

La sixième plaie passa des bêtes aux hommes mêmes, et les rempli d'ulcères et de pustules enflées, qui marquaient une malice noire, qui est dans l'âme ce qu'est dans le corps le pus d'un ulcère. Ces pustules enflées et tout en feu marquaient admirablement la plaie de ceux que Dieu abandonne à l'orgueil et à la colère.

La septième est la grêle, qui brisa tout ce qui se trouva exposé à sa violence, qui figurait les injustices et les emportements de ceux qui ruinent par envie les travaux des autres, qui périssent eux-mêmes par le mal qu'ils font, comme la grêle qui fond après les ravages qu'elle a causés sur la terre.

La huitième fut celle des sauterelles, qui dévorèrent tout ce qui était resté vert dans la campagne. Cette plaie représente les maux que font dans l'Eglise les faux témoignages, parce que les sauterelles, comme les faux témoins, ne nuisent que par leur bouche.

La neuvième est celle des ténèbres, qui figurait cet effroyable obscurcissement qui est dans l'âme des méchants, pendant que les bons, comme alors les Israélites, jouissent d'une lumière très-pure. Et il faut remarquer ici ce qui est dit dans le livre de la Sagesse, que Dieu ne punit la dureté de Pharaon qu'en partie, et non tout d'un coup, pour faire voir sa douceur dans sa colère même, et le désir qu'il a que ses punitions plus légères fassent éviter les plus importantes. Quand Dieu veut punir en Dieu, il ne se sert pas de mouches ni de grenouilles. Il lui était aussi facile, comme dit le sage, d'envoyer tout d'un coup des lions pour exterminer les Égyptiens, que de les avertir d'abord par des mouches de penser à eux. Mais il se retient par la vue de la faiblesse des hommes; et il veut bien se contenter d'une plaie plus douce, afin que si les hommes tremblent aux premiers coups qu'il leur fait sentir, ils jugent de ce qu'il fera lorsqu'il les punira dans toute l'effusion de sa colère; car Dieu veut qu'on sache qu'il doit être craint; et quand il trouve des Pharaons, c'est-à-dire des cœurs endurcis à tout, il déploie son bras contre eux; et après les avoir fait passer par tous les degrés de sa colère; sans avoir pu les fléchir, il est forcé en quelque sorte d'en venir aux extrémités où le réduit l'impénitence de ces âmes endurcies, et d'être aussi ferme dans sa justice qu'elles le sont dans leur opiniâtreté.

FIGURE 41 *L'Agneau de Pâques. Exode 12.*

Lorsque les neuf premières plaies de l'Égypte ne pouvaient vaincre l'opiniâtreté de Pharaon, Dieu, avant la dixième, voulut que toutes les familles des Juifs immolassent l'Agneau qu'il leur

avait commandé de tenir près dès le dixième du même mois, c'est-à-dire, avant la plaie des ténèbres. Il ordonna aussi la manière dont ils devaient le manger; savoir: qu'ils se tinssent debout, qu'ils eussent un bâton à la main, et qu'ils fussent prêts à partir comme des personnes qui font voyage. Mais l'ordre le plus formel fut qu'en chaque maison où l'on immolerait cet Agneau, on eût soin de mettre de son sang sur le haut de la porte, afin que l'Ange qui frapperait toutes les autres maisons, épargnât celles qu'il verrait teintes de sang. Les enfants d'Israël firent ce que Dieu leur commanda. Et lorsque, le quinzième de ce même mois, ils se furent assemblés par familles sur le soir pour manger l'Agneau qu'ils avaient immolé, Dieu, au milieu de la nuit, frappa tous les premiers-nés d'Égypte, depuis le premier-né de Pharaon qui était assis sur son trône, jusqu'au premier né de la dernière des esclaves et jusqu'aux premiers-nés même des bêtes, sans toucher aux premiers-nés des Israélites. Pharaon se leva au milieu de la nuit, saisi de la mort si surprenante de son fils, et chaque maison se trouvant ainsi frappée de la même plaie, la frayeur remplit toute l'Égypte, et chacun craignit pour lui-même ce qu'il voyait être arrivé au plus cher de ses enfants. On reconnut bien sensiblement en cette rencontre, que Dieu dispose comme il veut des hommes, et qu'il les contraint enfin de faire tout ce qu'il lui plaît. Pharaon, qui avait jusqu'alors résisté aux ordres de Dieu et à Moïse, fut le premier à prier les Israélites de s'en aller. Il ne mit aucune borne au pouvoir qu'il leur donnait, et il leur permit d'emmener avec eux tous leurs enfants et tous leurs troupeaux. Il ne leur demanda qu'une grâce, qui était de se hâter: et tous les Égyptiens leur firent aussi la même prière. Ils partirent donc le lendemain de la Pâque, le même jour que furent accomplies les quatre cent trente années que Dieu avait prédit à Abraham que sa postérité serait étrangère et maltraitée sur la terre, étant au nombre de six cent mille combattants, sans les femmes et les enfants.* Mais avant que de s'en aller, ils avaient fait ce que Dieu leur avait commandé, qui était d'emprunter des Égyptiens des vases d'or et d'argent; ce que les Égyptiens par un effet secret de la providence de Dieu, leur donnèrent sans aucune peine. Ce fut ainsi qu'ils furent délivrés de cette longue captivité de l'Égypte, où ils demeurèrent deux cent quinze ans. Ils la dépouillèrent en quelque sorte en la quittant, pour être ainsi récompensés de tout ce qu'ils avaient fait avec tant de travail pour les Égyptiens, dans la construction de leur ville, et ils emportèrent ce qu'elle avait de plus riche, pour marquer dès-lors que ce qu'il y aurait un jour de plus éclatant

* L'an du monde 2513 avant J.-C. 2491.

dans le siècle passerait à l'Église, et servirait à sa gloire et à son usage. Cette délivrance de l'Égypte marquait en figure la délivrance du peuple de Dieu de la véritable Égypte, c'est-à-dire du monde, et de la tyrannie du diable. Ce peuple doit cette délivrance au sang du véritable Agneau. Avant cette victime salutaire, il pouvait bien gémir dans la servitude, mais il ne pouvait en sortir. C'est la grâce dont Dieu veut que ses enfants se souviennent tous les ans dans la plus grande des solennités de l'Église, dont il leur renouvelle tous les jours la mémoire dans le sacrifice de nos autels, afin qu'en se représentant qui est celui qui les a rachetés de leur servitude, et quel est le tyran qui se les était assujettis, ils aient de la reconnaissance pour l'un, et de l'horreur pour l'autre; et que, se tenant attachés à J.-C., comme à celui qui peut seul les conserver dans la liberté qu'il leur a acquise, ils craignent ce qui peut les engager de nouveau sous la tyrannie du démon.

FIGURE 42. *Mer Rouge*. Exode 14.
(La même année 2513.)

Pharaon voyant que le peuple juif s'était échappé d'entre ses mains, et que les trois jours qu'il avait demandés pour aller sacrifier au désert étaient déjà passés, sans qu'il retournât, oublia tant de plaies si miraculeuses dont il avait été frappé, et son endurcissement ordinaire lui fit prendre la résolution de le poursuivre. Il assembla donc ses sujets que le désir de reprendre les vases qu'ils avaient prêtés animait à cette poursuite. Lorsque les Israélites se virent dans ce péril et dans un désert où ils ne voyaient d'un côté que la mer, et de l'autre que l'armée de Pharaon, ce mal présent leur fit oublier leur sortie miraculeuse, et la providence avec laquelle Dieu les conduisait dans ce désert par une colonne de nuée durant le jour, et par une colonne de feu durant la nuit. Ils se laissèrent donc aller au murmure, et ils demandèrent à Moïse, comme en l'insultant, s'ils eussent manqué de sépulcres dans l'Égypte, et s'ils avaient besoin de venir chercher la mort dans le désert. Moïse les consola de cette extrémité, et leur promit le secours de Dieu. En effet, lorsque Pharaon approchait, Moïse étendit sa main sur la mer, et ses eaux aussitôt se divisèrent, ouvrant un passage pour les enfants d'Israël. Ils entrèrent dans cette route nouvelle, et les eaux s'élevant de part et d'autre comme un grand mur, ils passèrent tous la mer à pied sec. Les Égyptiens ne furent point épouvantés d'un si grand miracle, et croyant qu'il était autant pour eux que pour ceux qu'ils poursuivaient, ils entrèrent sans rien craindre dans la mer. Mais Dieu

leur fit bientôt voir le discernement qu'il faisait d'eux d'avec son peuple. Il lança sur eux du ciel ses traits et ses foudres, ce qui ayant saisi d'effroi les Égyptiens, ils s'entr'exhortèrent de fuir, parce que Dieu se déclarait contre eux en faveur des Israélites. * Lorsqu'ils s'enfuyaient, Dieu commanda à Moïse d'étendre sa main sur la mer, et en même temps les eaux divisées se joignirent et vinrent fondre sur les Égyptiens, qui parurent aussitôt après flotter sur les eaux sans qu'il en restât un seul d'un si grand naufrage. Ces miracles font voir la grandeur de Dieu, et Dieu dit lui-même qu'il a voulu les faire, afin que les hommes reconnussent sa puissance. Mais ce qui a été sensible à tous les saints Pères de l'Église, c'est que les Chrétiens n'aient des yeux que pour voir ces sortes de miracles parce qu'ils sont extérieurs, et qu'ils n'en aient point pour en considérer d'autres, dont ces premiers n'étaient que la figure, et qui sont néanmoins d'autant plus grands qu'ils sont plus spirituels. On admire, dit S. Bernard, le peuple juif sauvé de l'Égypte, et on n'admire pas une âme qui, par une sincère conversion, se sauve du siècle. Ce n'est que Pharaon qui est vaincu dans le premier, et c'est le démon même qui est vaincu dans le second. Ce n'était alors que des chariots qui furent submergés, et ce sont ici tous les désirs sensuels et toute l'impétuosité de la concupiscence qui sont détruits. Ce peuple n'avait à combattre que contre des hommes de chair et de sang, et cette âme doit combattre contre les puissances de l'air et contre les princes des ténèbres. Et s'il était glorieux à Dieu d'entendre dire alors à Pharaon: Fuyons Israël, car le Seigneur combat pour lui; il est bien plus glorieux maintenant que les démons s'entredisent: Fuyons cette âme, car Dieu combat contre nous, et se déclare pour elle.

FIGURE 48. *La Manne*. Exode 16.
(La même année 2513.)

Le passage si miraculeux de la mer Rouge remplit les plus insensibles d'entre les Juifs d'admiration et de reconnaissance. Ils se joignirent à Moïse, qui chanta à Dieu un excellent cantique d'action de grâces, pour nous apprendre à fuir l'ingratitude dans les biens que Dieu nous fait. Marie sa sœur assembla de même les femmes qui chantèrent sur la harpe et sur les tambours des hymnes de réjouissance. Mais lorsqu'ils furent délivrés de ces ennemis, la faim qui les pressait dans la solitude les jeta bientôt dans

* Ce qui arriva le vingt-troisième jour du premier mois, c'est-à-dire, le premier jour de l'Octave.

le murmure contre Moïse, qu'ils voulaient rendre responsable de tous les maux qui leur arrivaient. Après que ce fidèle ministre du Seigneur eut représenté au peuple que ces plaintes retombaient sur Dieu même, il leur promit néanmoins que Dieu leur donnerait à manger. Il le fit en effet ; et dès le soir même Dieu fit venir dans leur camp une grande quantité de caillès, et le lendemain matin il fit pleuvoir la manne sur la terre, qu'il leur envoya depuis pendant les quarante ans qu'ils demeurèrent dans le désert. Les Juifs furent surpris, lorsqu'ils virent la terre couverte de cette divine nourriture ; et comme ils en témoignèrent leur étonnement, Moïse leur répondit que c'était là le pain que Dieu leur envoyait du ciel. Il leur ordonna de venir tous les matins, avant le lever du soleil, ramasser cette manne, pour apprendre, comme dit l'Écriture, à prévenir le lever du soleil, et à bénir Dieu de grand matin, en lui rendant grâces de ses dons. Car lorsque le soleil était un peu avancé, il n'était plus temps d'aller cueillir la manne qui se fondait. Moïse leur défendit aussi d'en garder pour le lendemain, Dieu voulant que les hommes apprissent dès-lors à n'être inquiets que du jour présent, et à laisser le soin du lendemain à la providence de Dieu. Enfin il leur dit que, pour observer plus religieusement le jour du Sabbat, ils eussent soin le jour précédent d'en ramasser pour deux fois, et elle ne se corrompait point alors comme celle qu'on gardait les autres jours. Cette figure marque visiblement l'Eucharistie, comme Jésus-Christ le témoigne lui-même dans l'Évangile. Et on peut dire, que quelque admirable que fût cette nourriture des Juifs, ils n'ont eu en ce point, non plus qu'en tous les autres, aucun avantage sur les Chrétiens, qui ont plus véritablement qu'eux la manne du ciel et le pain des Anges, que Jésus-Christ donne à ceux qui sont sortis d'Égypte, c'est-à-dire de la corruption du monde, et dont il les console et les soutient dans le désert de cette vie, jusqu'à ce qu'ils entrent dans la véritable terre promise, comme les Juifs furent soutenus de la manne jusqu'au moment où il entrèrent dans la terre de Chanaan. C'est pourquoi les Chrétiens sont obligés de ménager cette grâce mieux que ne firent autrefois les Juifs, et d'éviter le dégoût pour cette nourriture céleste, que les Juifs témoignèrent pour la manne. Car de quelque admiration que les Juifs fussent frappés en la recevant, ils s'y accoutumèrent bientôt ; et ils préférèrent depuis à cette nourriture miraculeuse les poireaux et oignons de l'Égypte. Cette injure qu'ils firent à la manne est l'image de celle que les Chrétiens font à J.-C. dans son Sacrement, lorsqu'ils osent s'approcher de cette nourriture sacrée, sans s'éprouver eux-mêmes, sans discerner le corps du Seigneur ;

et que, mêlant les viandes de l'Égypte avec le pain de J.-C., ils tâchent d'allier ensemble la terre et le ciel.

FIGURE 44. *L'eau du rocher.* Exode 17.

(La même année.)

Il semblait que le peuple Juif ne devait plus douter de la providence de Dieu qui le conduisait, après un miracle aussi grand qu'était celui de la manne, qui continuait tous les jours, et qui lui donnait de nouvelles assurances de la fidélité de celui qui se chargeait de leur conduite. Mais un nouveau besoin qui leur arriva, leur fit oublier des assistances si particulières, et les porta à murmurer contre Moïse, entre les mains duquel ils avaient vu tant de fois toute la puissance de Dieu. Car étant venus en un lieu nommé Raphidin, ils n'y trouvèrent point d'eau ; et la soif les pressant, ils allèrent trouver Moïse avec un esprit séditieux, ils lui demandèrent pourquoi il les avait tirés de l'Égypte. Ce chef si doux et si tranquille d'un peuple si matin et si rebelle, n'eut point d'autre refuge que celui même qui l'avait établi dans cette charge ; et lorsqu'il lui représentait cette extrémité, et les murmures de tout un peuple qui était près de le lapider, Dieu, pour le consoler, lui dit qu'il prit avec lui les anciens d'Israël, avec la verge dont il avait frappé le Nil, lorsqu'il changea ses eaux en sang, et qu'il allât à la pierre d'Horeb, où il lui promit de montrer sa puissance, et de faire sortir des eaux pour donner à boire à tout ce grand peuple. On vit l'effet de cette promesse ; et aussitôt que Moïse eut frappé cette pierre, qui, selon saint Paul, représentait Jésus-Christ, des ruisseaux d'eau coulèrent dans une terre sèche, et des fleuves sortirent de la dureté du rocher. Ce miracle figurait les inondations de la grâce de Jésus-Christ crucifié ; car il est la vraie pierre d'où sont sorties les eaux qui ont éteint la soif de son peuple dans le désert de cette vie, et qui produit d'autres sources dans les âmes, en tirant des cœurs les plus durs des larmes de pénitence. Quelque temps après, lorsque le peuple était en Cadès, où la sœur de Moïse mourut et fut ensevelie, le peuple s'emporta dans un semblable murmure, étant pressé du même besoin, et le manque d'eau lui fit oublier encore tout le respect qu'il devait à Moïse ; car en poussant trop avant ses plaintes, il s'emporta presque jusqu'à vouloir le lapider avec Aaron. Ils se retirèrent tous deux dans le tabernacle, pour s'y prosterner devant Dieu, et ils donnèrent un exemple admirable de la douceur des pasteurs envers leurs peuples ; car étant persécutés si injustement par ces âmes endurecies, ils implorèrent la miséricorde de Dieu sur ceux mêmes dont

ils furent obligés de fuir la colère. Ils aimèrent ceux qui les haïssaient, et ils prièrent pour ceux qui voulaient les perdre. Il y eut néanmoins ceci de particulier dans ce second miracle de l'eau que Moïse tira du rocher, en le frappant de la verge, qu'il le frappa par deux fois, comme en se défiant en quelque sorte qu'il pût sortir de l'eau d'une pierre. Dieu reprit son serviteur de ce manquement de foi, et il lui dit que pour l'en punir, il n'entrerait point dans la terre qu'il avait promis de donner à son peuple pour héritage; d'où saint Grégoire prend sujet d'adorer les jugements de Dieu, et de trembler en voyant que celui qui réconciliait si souvent avec Dieu un peuple si ingrat, est puni lui-même, et que Dieu venge unesi légère défiance en celui qui lui était si fidèle en toutes choses.

FIGURE 45. *Amalec défait.* Exode 17.

(La même année 2513.)

Lorsque le peuple eut été animé de ce nouveau secours de l'eau que Dieu lui fit couler de la dureté d'une pierre, il se trouva bientôt après dans le découragement, en se voyant pressé d'un ennemi qui lui déclara la guerre. Amalec fut le premier peuple qui osa attaquer ceux que Dieu venait de délivrer de l'Égypte avec tant d'éciait. Ces ennemis cruels, remarquant que les Juifs étaient fatigués, et qu'outre les incommodités de la faim et de la soif, ils étaient même sans armes, furent assez lâches pour vouloir opprimer des gens qui ne les avaient point offensés, et qui en cet état ne méritaient que d'attirer la miséricorde de tout le monde. Ils armèrent tout ce qu'ils avaient de chariots de guerre contre des personnes désarmées, et vinrent fondre tout d'un coup sur eux. Mais Moïse, qui mettait toujours sa force et sa confiance en Dieu, ne se laissa point effrayer du nombre et de l'appareil de cette armée. Il donna ordre à Josué de choisir d'entre tout le peuple des gens de cœur; il assura qu'il ferait le reste du haut de la montagne, où il se retirerait avec Aaron et avec Hur. Lorsque le combat se donna, et que Josué résistait courageusement à Amalec, Moïse s'adressa à Dieu en tenant ses mains étendues; et formant ainsi la figure de la croix qui devait être un jour si salutaire et si redoutable à nos ennemis, il apprit au peuple Juif, dans ce premier combat, que, comme la victoire dépend uniquement de Dieu, Dieu la donne à ceux qui s'abaissent sous sa main puissante avec une profonde humilité. C'est pourquoi ce saint homme ne cessa point de tenir ses mains élevées vers le ciel, pour conjurer Dieu de donner un succès favorable aux armes de son peuple;

et lorsque dans cet état il ne pensait qu'au salut des Juifs, la lassitude et la pesanteur qu'il sentit dans les mains, l'obligèrent de les abaisser, parce qu'il ne pouvait plus les soutenir. Mais Aaron et Hur, qui étaient alors avec lui, remarquèrent que lorsque Moïse cessait d'élever ses mains au ciel, Amalec était victorieux, et que le peuple de Dieu céda à ses ennemis. C'est pourquoi ils se crurent obligés de le faire asseoir sur une pierre, et de lui soutenir les mains; ce qui obtint enfin une heureuse défaite d'Amalec, de laquelle Dieu voulut qu'on lui dressât un monument éternel, et qu'on jurât de persécuter éternellement Amalec, lorsqu'on serait entré dans la terre qu'il avait promise. Dieu voulut apprendre ici que c'est principalement par l'invocation de son nom et de son secours que les hommes sont victorieux de leurs ennemis, et que quelques efforts qu'ils fassent au dehors, ils sont superflus, s'ils ne sont soutenus en même temps par une prière continuelle. Mais les Saints Pères ont cru que si cette figure marquait l'affection que chaque particulier doit avoir pour la prière, elle oblige encore beaucoup plus les Pasteurs d'apprendre ici de Moïse à se retirer sur la montagne, pour y tenir sans cesse les mains élevées au ciel, et même jusqu'à la défaillance. S'ils aiment leurs peuples, ils ne doivent pas leur refuser ce secours, qui est le plus important service qu'ils puissent leur rendre. Ils peuvent se décharger sur les autres du soin du dehors; mais la prière est leur partage, et par elle seule ils font plus que ne peuvent faire les autres: car Josué était défait si Moïse n'eût prié. Amalec pouvait bien résister aux armes de tout un peuple, mais il ne put résister à la prière de Moïse; et un seul homme, abattu de lassitude, se trouve plus fort que toute une armée.

FIGURE 46. *Premières tables.* Exode 19.

(La même année 2513.)

Trois mois après que Dieu eut délivré son peuple de la tyrannie de Pharaon, il appela Moïse, et lui commanda de représenter à son peuple de quelle manière il l'avait tiré de l'Égypte, et de leur déclarer que s'ils étaient résolus de lui être fidèles et de garder ses ordonnances, il le regarderait éternellement comme son héritage, et comme le peuple qu'il choisissait de toute la terre pour lui être consacré. Moïse vint dire au peuple ce que Dieu lui avait commandé, et ils lui répondirent tous d'une voix qu'ils feraient ce que le Seigneur leur ordonnerait. Lorsque ce saint homme eut rapporté à Dieu la soumission que son peuple témoignait, Dieu lui dit qu'il les avertit de se tenir prêts dans trois jours, et

qu'il leur parlerait du haut de la montagne de Sinai. Il donna ordre à Moïse de mettre des bornes au pied de cette montagne, et de défendre au peuple de les passer, parce que tous ceux qui y monteraient seraient aussitôt frappés de mort. Après qu'ils se furent ainsi séparés, dès que le troisième jour commença à luire, on entendit de toutes parts, du haut de la montagne, un grand bruit de foudre et de tonnerre. Tout était brillant d'éclairs, et une épaisse nuée couvrait tout le mont. On entendit aussi le bruit d'une trompette éclatante, et les yeux et les oreilles furent tellement saisis, que Moïse eut peine à tirer le peuple des tentes pour venir au devant de Dieu, qui voulait lui déclarer ses ordonnances. Dieu appela Moïse du haut de cette montagne qui paraissait tout en feu, et d'où il s'élevait une grande flamme comme il en sort d'une fournaise embrasée. Mais le peuple écoute de loin les dix commandements que Dieu lui donna de sa propre bouche, et comme la frayeur le saisissait à la vue de tant d'éclairs, ils prièrent Moïse qu'il lui parlât plutôt lui-même et qu'il leur dit de la part de Dieu tout ce qu'il plairait au Seigneur de leur ordonner, plutôt que d'être ainsi en danger de perdre la vie, si Dieu leur parlait davantage. C'est ainsi que furent publiés, pour la première fois, les dix commandements de Dieu, qui sont encore aujourd'hui les lois saintes que les Chrétiens regardent comme le fondement le plus inébranlable de leur piété, et qu'on ne peut violer sans crime. Les saints Pères ont souhaité qu'une partie de cette frayeur dont les Juifs furent d'abord saisis en les écoutant, passât jusqu'à nous, et que nous tremblussions dans l'appréhension de tout ce qui nous pourrait faire blesser le moins du monde la sainteté de ces ordonnances. Le suite du temps et la corruption des mœurs, parmi les Juifs autrefois, et ensuite parmi les Chrétiens, ont fait trouver beaucoup de moyens de les éluder, qui paraissent inventés avec adresse, et qui semblent très-favorables aux relâchements des hommes. Mais Jésus-Christ, qui nous assure que la moindre parole de ces lois saintes ne passera pas, nous apprend à les garder avec un respect toujours nouveau : car les Chrétiens ne sont plus esclaves comme les Juifs, ils sont les enfants de la femme libre; ils ne disent plus comme les Juifs : Que Dieu se retire, et qu'il ne nous parle point, de peur que nous ne mourions; mais ils souhaitent au contraire que Dieu leur parle, par ce que ses paroles sont des paroles de vie, et qu'il les accompagne de l'onction de son esprit, qui leur fait accomplir avec joie et avec affection des commandements que les Juifs regardaient comme un joug insupportable.

FIGURE 47. *Le Veau d'or.* Exode 32.

(La même année 2513, et quatre mois après leur sortie d'Egypte.)

Les Juifs ayant témoigné aimer mieux que Moïse leur parlât que le Seigneur, Dieu le fit monter au haut de la montagne, et l'instruisit de toutes les lois qui regardaient la conduite de son peuple, avec une sagesse si profonde, que tous ceux qui sont employés dans le gouvernement des peuples, ou dans les magistratures, ne peuvent trop s'en instruire. Il l'obligea même de demeurer avec lui seul sur la montagne pendant quarante jours et quarante nuits; et après lui avoir déclaré toutes ses volontés, il le renvoya vers son peuple, et lui donna deux tables écrites de son doigt divin, où étaient les dix commandements qu'il avait prononcés devant le peuple, et qui renfermaient en abrégé tout ce qu'il avait ordonné. Le peuple cependant, toujours dur et incrédule, voyant ce grand retardement de Moïse, alla trouver Aaron, et l'obligea séditieusement de lui faire un veau d'or. Ils donnèrent pour cela les pendans d'oreilles de leurs femmes, et ils adorèrent cette idole avec beaucoup de réjouissance. Lorsque Moïse descendit de la montagne avec les deux tables écrites du doigt de Dieu, il entendit ce grand bruit; et s'étant approché de plus près, il vit ce veau d'or et les danses criminelles qu'on faisait auprès, et au moment même le zèle dont il se sentit brûler le porta à jeter par terre ces tables saintes, et à les briser au pied de la montagne. Il crut qu'il était inutile que la loi de Dieu subsistât encore écrite sur la pierre, lorsqu'elle était déjà effacée des cœurs, et il jugea bien que des âmes si inconstantes étaient indignes que Dieu les honorât de ses ordres. Il prit ensuite ce veau d'or qu'ils adoraient, il le brûla et le réduisit en poudre, qu'il jeta dans l'eau pour la donner à boire à tous les Israélites, et pour leur apprendre en cette manière, combien était méprisable ce veau d'or qu'ils adoraient. Il témoigna ensuite à Aaron son mécontentement de ce qu'il avait permis ce désordre; et s'étant mis à l'entrée du camp, il cria tout haut que ceux qui voulaient être à Dieu se joignissent à lui. Aussitôt la tribu de Lévi s'assembla autour de Moïse, qui leur commanda de prendre leurs épées, et d'aller et de venir au travers du camp, en tuant tous ce qu'ils rencontreraient sans excepter ni ami, ni proche, ni frère, ni fils. Ils le firent avec un zèle louable, et ils tuèrent vingt-trois mille hommes. Moïse bénit aussitôt les enfants de Lévi, et il leur dit que, bien loin de s'être rendus odieux devant Dieu; par l'effusion de ce sang, ils avaient consacré leurs mains au Seigneur. Saint Grégoire admire ce zèle,